

Prologue

Même sourire, je n’y arrive plus.
Voilà une semaine que j’ai soufflé mes soixante-dix bougies. Ma femme Marie, mon unique enfant Matthieu, son épouse et leurs deux filles étaient de la fête. Anniversaire Polaroid au décor de pacotille : champagne qui pétille, cadeaux sans surprise, nappe en papier, gâteau surfait... Tous s’amusaient et riaient avec naturel, sauf moi, devenu au fil du temps un spécialiste du faux-semblant.

À défaut d’être heureux, j’ai le devoir d’offrir à ma famille l’image positive d’un homme bien portant. Espoirs abandonnés, rêves cassés, illusions perdues : toute mon existence, pourtant, se conjugue au passé. Ne pas crier, ne pas pleurer. Plus jamais. Contenir cette rage cultivée dès l’enfance et qui, aujourd’hui, fait de moi un vieux con. Litanie d’un frustré malheureux d’être là, attendant de déchoir du haut des falaises de sa vie, quand la lumière des bougies s’envolera vers le ciel. Ces idées noires me tourmentent alors que je m’étire, tousote et m’enfoncé davantage dans ce fauteuil. Je jette un coup d’œil sur le feu dans la cheminée, puis regarde ma montre : 7 h 10 du matin. Mon fils Matthieu m’a fait sortir en toute hâte de mon lit. Sa voix, au téléphone, m’a paru singulière.

« Papa, il faut que je vienne vous voir, toi et maman. C'est important. Je pars de Paris dans une heure. Ce que j'ai à vous dire est... primordial. Je serai là vers 10 heures. »

Il n'a pas voulu en dire davantage. Je n'ai pas insisté. Matthieu est un garçon sérieux et réfléchi. Sa profession de commissaire de police lui a appris à agir sans emportement. Je comprends donc qu'il a vraiment besoin de me rencontrer.

La nuit est fraîche en ce mercredi d'octobre 1998. Quelques gouttes de pluie s'écrasent contre la baie vitrée. Dans le parc, les arbres oscillent en paix. Les années ont passé, le calme est revenu. Ce qui devrait être un instant de quiétude n'est pourtant qu'un moment d'angoisse et de doute. La grisaille de l'aurore me rappelle soudain l'aube d'un automne 1942. Il faisait froid comme aujourd'hui, des écharpes de brume flottaient sur la Loire. Les arbres étaient nus, les pavés mouillés. Dans le silence, un parfum de peur, de misère et de faim baignait les rues désertes. Ils étaient là, les bourreaux en uniforme. Leur drapeau rouge sang et noir comme la mort trônait, triomphant, sur le toit de la Kommandantur. C'était en octobre, à peu près à cette heure-ci. Nous habitons, mes parents, ma petite sœur Bernadette et moi, dans une maison entourée de vignes, aux abords de la ville. Tout était si différent avant les souffrances de la guerre. Culotte courte et grande casquette, sourire aux allures d'éternité, je mordais dans le fruit odorant et doré du monde, regardant avec insouciance défilé les couleurs des saisons. J'avais quatorze ans.

Puis il y eut ce matin.

Et le policier allemand, une fois de plus, frappa mon père au visage...

PREMIÈRE
PARTIE

« **O**ù sont les armes, monsieur Arnoux, où sontelles ? La voix devint paisible, presque caressante. Vous verrez, vous finirez par me répondre... » L'homme de la Gestapo tourna le dos à mon père. Détendu, il fit quelques pas dans la cuisine, faisant sauter dans sa main un bâton mince et noueux dont le léger renflement, à son extrémité, offrait des aspérités pénétrantes. Des soldats fouillaient la maison. J'entendais, à l'étage, leurs bottes claquer sur le plancher. Mon père était affalé sur une chaise, entouré par trois hommes vêtus de gabardines noires. Son esprit voguait ailleurs, entre rêve et réalité. Inertes, ensanglantés, ses avant-bras reposaient sur la table de la cuisine. Sa lourde tête s'inclinait vers l'avant, les yeux mi-clos, le visage cramoisi, déformé par les coups qu'il recevait depuis une heure. Le lobe de son oreille droite était presque arraché, un filet de sang s'écoulait du coin de sa bouche. La nappe d'un blanc immaculé se colorait progressivement de mouchetures rouges, semblables aux taches laissées par le vin après un repas.

J'étais assis avec ma petite sœur de six ans sur un coffre à jouets. Gardés par un homme au visage terne, nous portions encore nos pyjamas. Bernadette avait enfoui sa tête contre

mon épaule. Je l'avais enlacée de mon bras droit, comme pour la protéger. Son corps grelottait de peur. Elle pleurait. Debout à l'autre bout de la pièce, à côté de la cheminée où les bûches flambaient, ma mère sanglotait dans un mouchoir. Ses mains tremblaient. Un *Feldgendarm* l'empêchait de venir à nous.

L'homme qui avait frappé mon père se lança dans une inspection des lieux. Il fit quelques pas à travers la pièce, s'arrêta un instant pour examiner un objet, reprit calmement sa marche, s'arrêta de nouveau pour étudier un vase, une courge d'ornement, un livre... Il observait calmement chaque chose, même la plus insignifiante, comme pour en faire l'inventaire. Cessant soudain de marcher, il se baissa, ramassa une poupée de chiffon que Bernadette avait dû oublier : une poupée malicieuse qui s'entêtait à sourire. Il la posa en évidence sur la table, bien en vue de papa. Quelques secondes, puis un revers de main à la tête, si violent que mon père tomba de sa chaise et s'écroula sur le sol. Un Allemand le releva aussitôt, l'obligea à se rasseoir.

« Vous ne voulez pas me répondre ? » beugla le policier. Malgré ses lèvres boursoufflées et le sang qui emplissait sa bouche, mon père bredouilla :

« Pas d'armes... comprends pas... ce que vous voulez... »

— Ah ! vous ne comprenez pas. »

L'homme marcha promptement vers le buffet et se pencha sur Patate, mon chat de gouttière terré derrière le meuble. Terrorisé, acculé contre le mur, pris au piège, l'animal se laissa attraper par la peau du cou. L'homme le pressa contre lui. Avec un sourire presque tendre, il murmura, tout en lui lissant le poil :

« Bonjour le chat, ça va le chat ? Tu sais où sont les armes, toi ? Non, tu ne veux pas parler, tu ne veux pas me dire où

sont cachées les armes. Tu n'es pas un gentil chat. Tu n'es qu'un vilain chat, un très vilain chat. Tu sais ce que je leur fais, moi, aux vilains chats ? »

Il l'empoigna par le cou et serra fort, très fort. L'animal se tortilla, donna des coups de patte, battit vigoureusement de la queue et poussa un miaulement guttural. Le policier prit son temps pour se rapprocher de la cheminée. Patate se débattait comme un forcené. Il reçut un coup de poing à la gueule, si fort que son maxillaire inférieur se décrocha. Il s'immobilisa. L'homme nous regarda en souriant, exhibant le corps inerte de notre Patate. Puis il le jeta dans la cheminée.

La chaleur des flammes tira le chat de son engourdissement. Il n'était pas mort, mais simplement inconscient. Ce fut insoutenable. L'animal en feu traversa la cuisine, sautant comme un cabri. Le policier éclata de rire, et ses semblables en firent autant. Quant à moi, en larmes, je sentis quelque chose de tiède et déplaisant couler entre mes jambes.

Le policier se tut brusquement, comme hébété par une joie mauvaise. Il rajusta ses gants, donna un ordre à l'homme qui nous surveillait, ma sœur et moi.

« Emmenez-les ! »

On nous obligea à nous lever. Bernadette lança un cri de terreur, s'agrippa à moi. Éclata alors cet autre cri, qui me hante encore.

« Non, laissez-les ! Ce sont des enfants ! »

Cette plainte de ma mère, je ne l'oublierai jamais. Elle repoussa le policier, se précipita vers nous. Bernadette se cramponna à elle et hurla :

« Maman ! »

Je hurlai à mon tour. Le policier chassa rudement ma mère. Elle se rua sur lui, le bourra de coups. Une détonation l'arrêta

net. Elle resta figée une seconde, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte. Bernadette cessa de pleurer. Il y eut dans la maison une accalmie bizarre, irréaliste. Je vis ma mère chavirer lentement en arrière. Ses cheveux s'élevèrent vers le ciel, comme si son existence s'échappait par le haut. Elle s'écroula sur le plancher.

« Maman, maman... »

Je m'étais agenouillé à côté d'elle, pendant que l'assassin rangeait placidement le pistolet encore fumant dans son étui.

Je levai les yeux pour le regarder. Ma vue se fit plus nette lorsque je parvins à chasser les larmes qui me gênaient. Je ressentis une impression étrange, que je découvrais pour la première fois : un sentiment inconnu jusqu'à ce jour. Une force terrible, insurmontable. Un besoin de crier, de frapper, de tuer... c'était peut-être ça, ce sentiment redoutable et dévastateur qu'on appelle la haine...

L'homme de la Gestapo était calme, silencieux. La tête entre les mains, mon père sanglotait. Bernadette s'était couchée sur le corps de maman. Elle la serrait très fort et la berçait, croyant qu'il suffisait de consoler pour redonner vie.

Et puis plus rien.

Je n'entendis même pas les vitres se casser autour de moi, les coups de feu dans la cuisine, les Allemands qui tombaient. Quelqu'un me prit dans ses bras, un homme fort et résolu. Ensuite, il y eut cette voix grave, bienveillante :

« Viens, petit, viens... »

Ce fut le vide, l'angoisse des nuits. Le ciel venait de perdre ses couleurs.

Adieu, le baiser du soir que notre mère nous faisait avant d'éteindre la lumière. Adieu, les pique-niques du printemps qui s'achevaient sous la pluie.

C'en était fini des bagarres entre copains, de la confiture sur les lèvres, des Noël en famille. De tout cela, rien ne subsisterait : pas même l'album de photographies brûlé par les Allemands avec notre maison et le corps de notre mère que nul, jamais, ne retrouverait. Clandestins chétifs et vulnérables, Bernadette et moi allions affronter une existence bien différente : un quotidien chargé d'angoisse, où survivre deviendrait un combat de tous les instants, fait de ruses, de terreurs. Notre vie, pour toujours, en serait changée. Mais nous ne nous en doutions pas encore.

Je ne garde aucun souvenir des circonstances de notre fuite de la ferme des Hautes Vignes. Je me réveillai sur un grabat, à côté de Bernadette qui dormait encore. Je me levai d'un bond. Hagard, affublé de vêtements trop larges mais rognés à bonne longueur, je découvris un endroit humide et sombre. Comme dans un de ces cauchemars d'enfant dont

j'étais coutumier, je me crus tout d'abord prisonnier dans l'estomac d'une immense baleine. Très vite, le feu dans la cheminée et les lampes à carbure fixées dans la roche rousse me ramenèrent à une réalité plus rassurante. Je reconnus une habitation troglodytique, un de ces curieux abris creusés dans des falaises de tuf, nombreux au cœur de la vallée de la Loire, souvent vides et abandonnés depuis longtemps. Il s'agissait d'une excavation haute, large et voûtée, où l'on accédait par trois galeries.

Les flammes de l'âtre projetaient mon ombre sur les parois inégales de la roche. Je m'avançai doucement. Quatre hommes me tournaient le dos, discutant à voix basse. Mon pas les fit sursauter. Ils se turent, pivotèrent, me découvrirent avec surprise. L'un d'entre eux finit par me sourire. Je le regardai fixement, comme pour l'interroger. Il murmura :

« Ne t'inquiète pas, t'es en sécurité, ici. »

Il s'approcha de moi avec prudence, pour ne pas m'effrayer. Je n'avais plus peur. Son visage, comme celui des autres, m'était familier. À la tombée de la nuit, une fois le couvre-feu passé, les hommes qui se trouvaient là venaient à la maison pour discuter longuement avec papa. Même si ces conciliabules m'étaient rigoureusement interdits, il m'arrivait parfois d'en discerner quelques bribes. Il était question d'armes, de maquis, de Londres, d'Hitler... Il y avait Maurice, le maréchal-ferrant, Raymond, le boulanger, Léon, l'ouvrier du garage, et Marcel, un vigneron de Souzay.

« Comment s'appelle-t-il, déjà ? demanda Maurice.

— Je ne sais pas, répondit Raymond. Demandez-le-lui. »

Derrière moi, une voix douce, enfantine, appela :

« Maman... maman... »

Bernadette venait de s'éveiller. Je courus vers elle, m'assis à son côté. Elle avait les joues pâles, les cheveux défaits. Je dégageai les mèches collées sur son front.

« C'est moi, Bernadette, c'est Jacques. Je suis là. » Ses yeux rougis par les larmes plongèrent quelques secondes dans les miens. Enfin, ses paupières cillèrent, ses sourcils se détendirent. Je compris que ma présence la rassurait. Elle chuchota :

« Où est papa ?

— Je ne sais pas.

— Il est à côté, lança Raymond. Il va bien. La mère Vintard le soigne. Vous voulez le voir ?

Nous passâmes à côté, dans une pièce aussi ronde que la précédente, mais beaucoup plus petite, baignant dans une douce clarté, une chaleur diffuse.

Cette chambre à coucher était meublée d'un lit rouleau en bois de hêtre au-dessus duquel trônait l'imposante croix du Christ. À proximité, une petite table de chevet où l'on avait posé une cruche et une cuvette de faïence. Papa reposait, immobile et muet, la tête enfoncée dans un coussin immaculé, les yeux ouverts. Ses bras nus s'épalaient sur le rebord du drap. Une vieille femme achevait de les recouvrir de fleurs de sureau aux propriétés curatives prétendument surprenantes, censées faciliter la cicatrisation des plaies.

« Avec ça, une bonne soupe, du sommeil, et tu te sentiras comme avant », lui déclara-t-elle sans la moindre tendresse.

Elle effrayait Bernadette, qui s'était blottie contre moi. Il faut dire que ses haillons noirs de crasse, presque raides, la rendaient disgracieuse et inquiétante. Sorcière au visage sale et buriné, à la chevelure grisâtre, ébouriffée, au regard lointain et triste, elle sentait le vin, la litière souillée, l'aigre

et le bois de chauffage. Elle devait vivre dans la forêt, seule et depuis longtemps. Même si ses remèdes de bonne femme relevaient de la pure chimère, elle faisait preuve, en s'occupant de mon père, d'une dextérité étonnante, quoique dénuée de toute compassion. Elle avait déjà dû soigner de nombreux hommes avec cette indifférence redoutable des êtres que la souffrance n'émeut plus. Pourtant, son regard vif et dur comme l'acier, sa silhouette robuste, ses gestes précis m'inspiraient confiance. J'espérais qu'elle redonnerait à l'humanité une vigueur comparable à la sienne.

Elle pencha la tête du blessé vers l'avant, lui fit boire le contenu d'un bol qu'elle reposa sur la table de chevet. Mon père, alors, s'adressa à nous.

« Jacques, Bernadette, approchez. »

Je pris la main de ma sœur et nous nous avançâmes près du lit. La vieille femme s'éclipsa, nous laissant seuls avec notre père.

« Ici, rien ne vous arrivera. Tous ces gens sont des amis. Dès demain, je pourrai marcher et...

— Est-ce qu'on va mourir ? demanda Bernadette.

— Non, murmura mon père en ébauchant un sourire, bien sûr que non. Tu ne dois pas avoir peur, Bernadette. Je sais que tu aimerais être avec ta maman, mais les choses sont ainsi : désormais, nous devons nous débrouiller sans elle, tous les trois... » Il me fixa droit dans les yeux. Son regard, jusque-

là doux et réconfortant, devint plus grave.

« Jacques, tu t'occuperas de ta sœur. Vous ne quitterez pas cet endroit sans y avoir été autorisés. Les Allemands nous recherchent. Ils ne doivent jamais nous trouver. Jamais. »

J'acquiesçai énergiquement pour lui montrer que j'avais compris.

« On va rester ici combien de temps ? » Il hésita, puis soupira :

« Je ne sais pas. Il va falloir trouver une solution : changer de nom, peut-être, obtenir de faux papiers et fuir vers la zone libre. On verra... »

C'était la première fois qu'il me parlait ainsi. Je l'avais toujours connu austère, secret, pondéré. Jamais, avant la nuit précédente, au moment où maman s'était écroulée, je ne l'avais vu pleurer. Il avait fallu beaucoup de courage, de patience et d'amour à notre mère pour endurer cet homme buté, intransigent, ses colères froides, intenses et redoutées de tous. Il n'avait pas besoin de crier pour se faire entendre : sa fermeté suffisait. Je regrette d'autant plus ces merveilleux moments d'affection qu'il distillait avec une extrême parcimonie. Il s'abandonnait si rarement ! Que craignait-il ? Avait-il peur, hanté par ses responsabilités de chef de famille, de ne pas voir ses enfants grandir libres et sans crainte ?

Je ne suis pas près d'oublier ce jour de juin 1940, où il avait entendu à la radio l'appel d'un obscur général français exhortant ses compatriotes à poursuivre le combat. À voir l'expression de mon père, ses traits figés comme dans du marbre, j'avais su tout de suite qu'il serait de ceux-là.